

Monique Moser-Verrey, enseignante québécoise : l'université, miroir de la société

Autor(en): **Moreau, Thérèse / Moser-Verrey, Monique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MONIQUE MOSER-VERREY, ENSEIGNANTE QUEBÉCOISE

L'UNIVERSITÉ, MIROIR DE LA SOCIÉTÉ

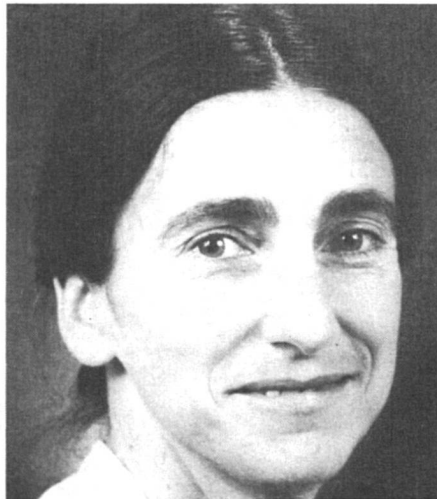
Le Centre de recherches sur les Lettres romandes de l'Université de Lausanne organise pour le semestre d'hiver un cours à deux voix intitulé « Prosatrices québécoises et prosatrices romandes ». Il nous a semblé intéressant de demander à l'enseignante québécoise, Monique Moser-Verrey, où en étaient les femmes dans leur rapport avec l'université dans un autre pays francophone.

FS : Vous participez à une expérience originale en Romandie, celle d'enseigner avec une autre femme la littérature féminine de deux pays francophones. Comment l'idée vous en est-elle venue ?

MMV : C'est à la professeure et directrice du Centre, Doris Jacubec, que je dois ma participation à cette confrontation. Elle m'a parlé de son projet de cours sur les prosatrices romandes et m'a proposé de m'y insérer en tant que conférencière invitée. Nous partagerons ainsi le cours tout en parlant de deux voix bien distinctes. Gardant chacune notre méthodologie, nous confronterons nos points de vue et nos découvertes. Notre analyse de la littérature féminine commencera avec Laure Conan (1882) et Elise de Pressensée pour finir avec Corinna Bille et Marie-Claire Blais.

FS : Les cours sur les femmes sont encore rares ici où n'existe aucun programme de « Women's Studies ». Qu'en est-il au Québec ?

MMV : Je crois que la situation des femmes dans l'université reflète, dans les deux pays, la condition des femmes dans la société en général. Je suis Suisse d'origine et lorsque je suis arrivée en 1974 au Québec, j'ai tout de suite vu combien les femmes y étaient plus libres qu'ici. Il reste donc du chemin à parcourir là-bas mais la situation me semble quand même meilleure. Ainsi, à l'Université de Montréal où j'enseigne, il n'existe aucun institut d'études féminines structuré, mais nombre de candidat-e-s au doctorat, ceci dans les domaines les plus divers, optent pour un sujet de recherche ayant trait aux femmes. Madeleine Gagnon qui est écrivaine a terminé un travail sur la psychologie, la littérature et la féminité. Ma collègue Monique Bosco donne un cours sur la littérature féminine ; comme elle est également écrivaine, elle a aussi un cours dit de création. La différence s'entend au niveau du langa-



Monique Moser-Verrey.

ge. Nous disons couramment une écrivaine, une auteure, une éditrice, alors qu'ici j'entends les gens buter sur les mots, dire un « éditeur femme »...

FS : Concrètement, quel est le pourcentage d'enseignantes dans votre université ?

MMV : Je ne saurais vous le dire pour l'université, mais je pense que l'Institut de français est assez représentatif. Il y a là huit professeurs titulaires contre dix-sept professeurs et dix chargées de cours contre sept chargés. Dans le Département d'Histoire de l'Art, les femmes représentent 40 % des enseignants. Dans l'Université en général, je dirais qu'elles sont de 20 à 30 % du corps professoral.

FS : La situation est-elle différente dans les autres universités ?

MMV : Je sais qu'elle l'est pour les trois autres universités de Montréal. Il y a un GREF (groupe d'études féminines) interdisciplinaire à l'Université du Québec à Montréal. Ce GREF a récemment tenu un colloque. A l'Université de Concordia, les choses sont encore plus structurées puisqu'il y existe un Institut Simone de Beauvoir avec des permanentes.

FS : Est-il facile à une femme d'intégrer l'université ?

MMV : Oui et non. Avant la crise, c'est-à-dire jusqu'en 1972, l'université s'était élargie et a accueilli de nombreuses femmes. Mais les restrictions budgétaires se sont faites à leur détriment.

Nombre de nos diplômées sont sans travail.

FS : Quelle est votre propre situation ?

MMV : Je suis arrivée en 1974 munie de mon doctorat de Zurich mais aussi d'un enfant. Le seul poste que j'ai pu trouver a été celui de chargée de cours. C'est enrichissant, stimulant, mais la diversité des cours, voire des disciplines, à enseigner rend difficile un travail de recherche.

FS : Vous n'avez jamais postulé à un grade permettant la titularisation ?

MMV : Si, trois fois. Les trois postes ont d'ailleurs chacun été attribué à un homme. Jamais je n'avais le profil du poste... Une de mes amies qui était à la commission de recrutement a fait remarquer qu'on regardait mon profil à partir du cou. Il faut dire que j'étais enceinte à ce moment-là. Je vais repostuler mais il me faut écrire davantage auparavant. Mon dossier avait été jugé trop « mince », car je n'ai pas encore écrit sur la littérature québécoise.

FS : Ce que vous me dites me semble infirmer votre optimisme du début.

MMV : Non. Il est vrai que la situation est difficile. Mais d'une part le chômage sévit pour tous et toutes, et d'autre part, il y a eu des gains substantiels. J'ai participé à la lutte pour la création d'une garderie sur le campus lorsque j'ai eu mon premier enfant. Elle existe toujours et c'est une réussite. Il y a, par exemple, dans l'université un comité qui lutte contre le harcèlement sexuel dans l'institution. Nous avons de nombreuses écrivaines, soit à l'université soit dans les CE-CEP (institut d'enseignement des deux années avant l'université). Dans le primaire, on peut obtenir des postes partagés même si cela n'est malheureusement pas encore vrai à l'université. Les revues féministes sont nombreuses au Québec : *La Barre du jour* (1965), *Les Têtes de pioche* (1974), *La Nouvelle Barre du jour* ; il y a *La Vie en Rose*, des journaux féministes, deux maisons d'édition : *La Pleine Lune* et *Remue-Ménage*.

FS : Quels sont les principaux problèmes à résoudre d'après vous ?

MMV : Tout d'abord le chômage. On voit arriver à l'université non seulement des jeunes filles mais des femmes mères qui ont perdu leur emploi. Il reste aussi la lancinante question de la possibilité d'une vie affective remplie et d'une carrière. Je constate qu'un nombre de plus en plus élevé d'étudiantes renoncent à avoir des enfants...

Propos recueillis par
Thérèse Moreau